Daniel Guérin

Le Feu du sang

Autobiographie politique et charnelle

GRASSET

Le feu du sang

DU MÊME AUTEUR

ANTHROPOS

La Concentration économique aux États-Unis (en collaboration avec Ernest Mandel) (1971).

FILIPACCHI

L'Armée en France (1974).

FLAMMARION

Rosa Luxemburg et la spontanéité révolutionnaire (1971).

GALLIMARD

La Lutte de classes sous la Première République (1793-1797), 2 vol. (1968).
L'Anarchisme (1965).
Bourgeois et bras nus (1973).

GUY AUTHIER

Les Assassins de Ben Barka, dix ans d'enquête (1975).

MASPERO

Sur le fascisme : I. *La Peste brune ;* II. *Fascisme et Grand Capital* (1969).
Ni Dieu ni Maître. Anthologie de l'anarchisme, 4 vol. (1970).
Front populaire, révolution manquée (1970).
La Révolution française et nous (1976).
Le Mouvement ouvrier aux États-Unis (1977).

MOUTON (De Gruyter, Berlin-New York)

Ci-gît le colonialisme (1973).

PIERRE BELFOND

Essai sur la révolution sexuelle après Reich et Kinsey (1969).
Autobiographie de jeunesse, d'une dissidence sexuelle au socialisme (1971).

PRÉSENCE AFRICAINE

Les Antilles décolonisées, préface d'Aimé Césaire (1956).

UNION GÉNÉRALE D'ÉDITIONS (10/18)

De l'Oncle Tom aux Panthères (1973).

ÉCRITS RECUEILLIS ET PRÉFACÉS

Charles FOURIER, *Vers la liberté en amour* (Gallimard).
Paul GAUGUIN, *Oviri, écrits d'un sauvage* (Gallimard).
Rosa LUXEMBURG, *Le socialisme en France* (Belfond).
Léon TROTSKY, *Sur la Deuxième Guerre mondiale* (Seuil).
Malcolm X, *Autobiographie* (Grasset).

ADAPTATIONS THÉATRALES

Le Grain sous la neige, d'après Ignazio Silone (Éditions Mondiales).
Vautrin, d'après Balzac (Éd. La Plume d'or).

EN INSTANCE DE RÉÉDITION

Eux et lui (1962), illustré par André Masson.

DANIEL GUÉRIN

Le feu du sang

Autobiographie politique et charnelle

BERNARD GRASSET
PARIS

DL-24-11-1977-27177



Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.
© *Éditions Grasset & Fasquelle, 1977.*

Le titre de ce livre est tiré de Proudhon. A la fin de sa *Philosophie de la misère*[1], il écrit que l'amour, « unique affaire de l'humanité », est entendu par le peuple dans un sens « entièrement physique », à savoir *Le feu du sang.* Je crois, quant à moi, qu'une seule et même force vitale et, selon le terme mélanésien, un seul et même *mana,* a impulsé mon existence, aussi bien politique que charnelle. C'est dans cette acception, à la fois double et unitaire, que j'ai choisi mon titre.

1. Chapitre XIII, § III.

AVANT-PROPOS

Comme il se trouve — je n'en peux mais — que je suis généralement regardé comme un écrivain social, comment rendre acceptable le mélange, parfois détonant, d'une vie militante et d'une vie charnelle ? Le risque n'est-il pas implicite de fournir généreusement des armes à l'adversaire toujours aux aguets, de ne trouver jamais que des demi-lecteurs, les uns ne prêtant attention qu'aux pages consacrées à des luttes collectives, d'autres ne s'arrêtant qu'aux confidences du domaine intime ? Et comme, au surplus, il n'est pas sûr qu'il partage, ce lecteur ou demi-lecteur, mes options révolutionnaires ou mes penchants amoureux, minoritaires l'un comme l'autre, encore moins qu'il admette les deux à la fois, l'entreprise n'en est que plus aléatoire.

Qu'y puis-je ? En moi, il y a deux moitiés de moi. Je ne puis me résoudre à les dissocier. Et je n'en ai pas non plus le droit. Il faut tout dire ou ne rien dire. J'en ai ma claque d'avoir dû, tant de fois, au cours de ma vie, ne montrer que la face visible de ma planète. J'éprouve un pressant besoin de rétablir mon unité.

Ce souci pourra, bien sûr, surprendre, voire scandaliser. Mais il traduit, avec exactitude, les deux composantes d'un même flux vital ; l'une, prioritaire, visant à une mutation radicale de la société ; l'autre, complémentaire, tout aussi pressante, tendant à l'amour des garçons.

Et puis, n'est-ce pas, d'une certaine manière, un défi que je lance, une revanche que je m'accorde contre qui prétendrait m'interdire d'être totalement moi-même ? J'entends militer et aimer comme ma nature l'exige. Peu m'importe que mes deux vocations soient compatibles ou non. Il me suffit qu'elles fassent chez moi bon ménage. Et si l'entreprise comporte des risques, n'est-ce pas une raison de plus pour la tenter ?

PROLOGUE

Je suis né, à Paris, le 19 mai 1904, d'une famille de la grande bourgeoisie capitaliste. Mais, tranchant sur les autres branches de cette maléfique tribu, mes ascendants immédiats, parents, grands-parents, et même arrière-grands-parents, ont été pétris d'une pâte sensiblement différente, où prévalaient le libéralisme, l'humanisme, les valeurs culturelles.

Congénitalement révolté, en conflit permanent avec mon entourage, j'ai eu avec mon père et ma mère des rapports d'une ambivalence extrême : d'un côté, le heurt, souvent brutal, de vives réactions aux aspérités de leurs caractères à tous deux, le refus de leur joug, de leur surveillance — allant parfois jusqu'à l'espionnage —, de leur entêtement à vouloir déterminer eux-mêmes ma propre vie, de l'autre, la marque profonde, indélébile qu'ont laissée sur moi, pour la

N.B. — Au cas où le lecteur voudrait pousser la curiosité plus loin, il pourrait consulter mes deux autres ouvrages autobiographiques : *Autobiographie de jeunesse,* Éditions Pierre Belfond, 1971 et *Front populaire, révolution manquée,* Éditions Maspero, 1970. Le premier, couvrant les années antérieures à mon engagement militant, n'était pas politique ; j'en donne un bref résumé au début du présent livre. Le second, rappelé plus loin en quelques mots, traitant d'une période d'activité sociale intense, qui laissait peu de place à l'exercice d'une vie privée, était exclusivement politique. C'est pourquoi j'ai recueilli dans le présent livre, selon le procédé du *flash-back,* quelques épisodes inédits de ma vie intime durant ladite période.

vie, aussi bien leur libéralisme « dreyfusard » que leur irréligion, leur goût éclairé et raffiné des belles-lettres, des beaux-arts, de la musique et, pour ce qui concerne particulièrement mon père, son entourage de jeunes athlètes, son homosexualité discrète mais pas tout à fait secrète, qui le fera, jusqu'au dernier soupir, en dépit des plaintes et de l'incompréhension de sa conjointe, raffoler des beaux garçons.

Ma propre inclination vers les mêmes objets érotiques est-elle innée ou bien acquise par accident ou influencée, à mon insu, par les goûts paternels ? Je ne saurais le dire et je crois qu'aucun sexologue, en l'état actuel d'une science encore embryonnaire, ne le pourrait davantage. Il est plus vraisemblable que, comme d'ailleurs tout un chacun, mes tendances sont bissexuelles et que le hasard, qui oriente toute destinée, a accentué à travers les années la recherche des corps juvéniles de mon propre sexe, jusqu'à, finalement, la rendre exclusive. Toujours est-il que j'ai nourri, de la quinzième à la dix-neuvième année, des amours passionnées, mais romantiques, idéales et non consommées, pour des jeunes filles de mon milieu, tandis que l'approche des prostituées m'inspirait une répulsion dont j'étais le premier surpris.

A part l'hiatus du service militaire, j'ai vécu jusqu'à plus de vingt ans dans le giron de mes géniteurs, dans un état de virginité impure, en lutte âpre et constante avec eux pour plus d'indépendance, mais sans cesser jamais de leur vouer de l'affection.

La séparation, qui sera par la suite définitive, s'accomplit à la fin de 1927 lorsque je choisis de m'expatrier, pour un peu plus de deux ans, au Levant, afin d'y exercer le métier

de libraire. Cette expérience, loin de s'avérer aliénante, est exaltante. Je galope dans ma nouvelle existence comme un poulain échappé. Mes horizons s'élargissent, bien au-delà même du Liban et de la Syrie, de leurs naturels, de leurs paysages, de leurs problèmes politiques, vers le monde de l'Islam, vers l'Asie, ce qui m'amène à me solidariser avec les colonisés. Du colonialisme, le Levant, alors sous mandat français, c'est-à-dire sous occupation militaire, m'a procuré un écœurant avant-goût. Une escapade de trois mois en Indochine, entreprise au terme de mon stage professionnel au Moyen-Orient, achève de me mettre au fait des ignominies de la colonisation. Je reviens en France, contenant mal mon indignation, impatient de les dénoncer publiquement.

Parallèlement, une impulsion, plus viscérale encore que raisonnée et théorisée, m'a poussé vers le prolétariat. Mon milieu d'origine m'a confiné dans une ségrégation sociale ; mais l'homosexualité, tout autant que la lecture de Marx et de Proudhon — qu'elle a d'ailleurs précédée —, m'a conduit, en me familiarisant si intimement avec ses jeunes rameaux, à rejoindre la classe asservie par celle dont je sors, à déserter un camp pour le camp adverse, à me battre de l'autre côté de la barricade.

Ma mue en direction du socialisme n'a pas été objective, d'ordre intellectuel, mais bien plutôt subjective, physique, issue des sens et du cœur. Ce n'est pas dans les livres, c'est en moi, d'abord, à travers les années de frustration sexuelle, et c'est au contact de jeunes opprimés que j'ai appris à haïr l'ordre établi. La quête charnelle m'a fait sauter les barrières sociales. Au-delà de la séduction des corps, durcis par l'effort, j'ai recherché la camaraderie.

C'est elle que j'ai voulu retrouver, au centuple, dans le socialisme.

La métamorphose plus ou moins inconsciente a fait soudain place au calcul très conscient que voici : la nature — ma nature — m'a obéré d'une très forte et très particulière passion ; sous peine d'être dévoré par elle, il va falloir la capter, comme d'autres ont essayé de transformer la marée en source d'énergie. En somme, sans le savoir, je me mets à l'école du bonhomme Fourier qui, ne réprouvant aucune passion, veut qu'aucune ne soit proscrite, mais qu'on les laisse jouer librement, greffées de contrepoids, pour les faire servir à la future société d'Harmonie, et qui entrevoit pour la plus malfamée d'entre elles, celle qu'il appelle « amour unisexuel », « des emplois de la plus haute utilité [1] ».

Je prends la résolution d'employer ma forme particulière d'érotisme — jusqu'alors incontrôlée, gaspillée, plus ou moins asociale — et de la subordonner aux fins les plus hautes : la libération de tous, qui serait, en même temps, la mienne. Ceux dont l'adhésion au socialisme a emprunté des voies différentes auront sans doute quelque peine à admettre les miennes. Pourtant, c'est à ce substratum charnel que je dois la persistance de mes convictions : rien ne pourra jamais les déraciner, parce qu'elles ont surgi des profondeurs viscérales de mon être.

De retour à Paris, impatient de mettre en pratique la nouvelle orientation que j'entends imprimer à ma vie, j'ai l'idée quelque peu saugrenue de rendre visite à Léon Blum.

1. Cf. mon recueil : Fourier, *Vers la liberté en amour* (Gallimard, coll « Idées »).

Dans ma candeur, je lui expose par lettre que j'ai été ce qu'on appelle un « fils de famille », que je viens d'embrasser le socialisme, que je brûle de m'intégrer dans le mouvement et de le servir. Le futur chef de gouvernement du Front populaire me reçoit affectueusement et me promet de m'introduire auprès de la section S.F.I.O. du 20e arrondissement, quartier prolétarien par excellence. Il me remet une lettre de recommandation à l'adresse du vieux député et conseiller municipal socialiste du 20e, Alexandre Luquet, qui réside tout près de l'église de Belleville. C'est ainsi que, quittant les miens pour toujours, je me transporte sur ces hauteurs lointaines.

Je n'avais jamais résidé à Paris dans un quartier ouvrier. On avait tout bonnement omis — ou évité — de me faire connaître cette ville dans la ville, cet autre monde. Le hasard d'une déambulation me fait découvrir, au 5 rue Lesage, presque à l'angle de la rue de Tourtille, une petite cour rectangulaire, étroite et profonde, en forme de patio, qui trouve moyen d'abriter, dans sa minuscule surface, un platane, un marronnier et, plus surprenant encore, un petit figuier très vert avec, par-dessus le marché, un concert de chants d'oiseaux. C'est, paraît-il, une ancienne école. D'où les longs balcons à balustrade de bois sculpté, fort vermoulu, sur lesquels donnent les chambres, jadis salles de classes et de répétitions. Cette oasis de verdure, à l'extrême et charmant délabrement, a été baptisée, par son humoriste de propriétaire, *Hôtel Palace*. On y vit un peu en famille (j'ai besoin d'une nouvelle famille), car ses hôtes, la plupart de jeunes et rudes célibataires, ouvriers du bâtiment, laissent volontiers leur porte ouverte sur le balcon, quand ils ne « jactent » pas, les coudes dangereusement appuyés sur la fragile balustrade.

M'étant inscrit au groupe de Belleville de l'importante section socialiste du 20e, j'y trouve, à part quelques jeunes relativement dynamiques et plus ou moins au fait de la théorie marxiste, une fort maigre quantité d'ouvriers d'industrie. La plupart des membres de la section sont de petits artisans ou fonctionnaires ; leurs horizons intellectuels ne vont guère au-delà de la cuisine électorale ou de la défense de leurs intérêts corporatifs. En revanche, les jours où je vais parcourir les couloirs et assister aux meetings de « la Bellevilloise », coopérative ouvrière que gèrent alors les communistes staliniens, j'ai la joie d'y côtoyer de vrais prolos. Ils appartiennent aux couches les moins privilégiées de leur classe : ils sont manœuvres. Mais leur tenue vestimentaire, pantalon de velours, chandail à col roulé, casquette sur l'oreille, marque aussi une volonté délibérée, fière et farouche, de couper les ponts avec la société bourgeoise. Elle correspond, en même temps, au slogan ultra-gauchiste de ce qu'on appelle à cette époque la « troisième période » de l'Internationale communiste : *classe contre classe.* Les recrues du parti sont, à défaut d'un grand nombre, des bagarreurs, des irréconciliables. Il me faudra des années pour que l'ouvriérisme du P.C. cesse de me fasciner, pour que je découvre et déteste la réalité stalinienne que cette apparence camouflait.

Je ne tarde pas à m'attacher profondément à ce quartier et à ses autochtones. Je me suis inscrit à la « permanence des chômeurs » du Syndicat des correcteurs et, quand je reviens du travail, je ne manque pas, à la sortie du métro, de faire halte à *la Vielleuse.* Le café doit son nom à une petite créature juchée sur la marquise, tout enduite de vert-

de-gris, qui joue de la vielle. Je trempe avec béatitude mon croissant dans le café-crème, fasciné par les incessantes allées et venues, les facéties, l'argot, l'accent de Paname — pour moi inimitable — et le grand remue-ménage de la vaste salle de billard. Quand je déserte *la Vielleuse,* c'est pour *le Balcon,* son pendant à l'angle de la rue et du boulevard de Ménilmontant, niché dans une petite maison demeurée villageoise, avec son unique étage et son toit de tuiles patiné.

Je suis de toutes les fêtes foraines sur le boulevard de Belleville. Je m'y fais photographier, avec deux jeunes qui sont les compagnons de mes jeux et nous rions, en personnages grotesques, nos visages seuls faisant saillie dans un découpage. Je suis l'habitué du petit restaurant de l'angle de la rue de Tourtille et de la rue Lesage où, le soir, on retrouve un cercle, toujours le même, familial et familier, de mecs aux grosses pognes. Ils savourent leur indépendance, ne s'en font pas, ne se privent pas, ne se hâtent point de prendre épouse et de faire des enfants : l'attrape-nigaud des allocations familiales n'a pas encore été inventé. Et, comme je pédale avec passion, dans la tenue du « cyclard », culotte bouffante, bas de laine et souliers plats, je fréquente assidûment le magasin de vélos du 10 rue Sorbier où les petits gars font salon et où je me lie à de fort aguichants copains. J'assiste, aussi, dans une salle voisine du haut de la rue de Ménilmontant, à de spectaculaires empoignades de lutte gréco-romaine. Plus d'un garçon de ces collines où les familles sont enracinées depuis des générations descend en droite ligne des communards et je deviens l'ami très intime d'un petit couvreur du 64 rue de Ménilmontant, fier de sa parenté avec Louise Michel.

Mais, à la fin de juillet 1931, je dois brusquement interrompre mes activités militantes au sein de la S.F.I.O. J'ai perdu plusieurs kilos en deux semaines. Je suis épuisé. La Faculté attribue ce désordre à un foie qui est, en effet, congestionné, mais il s'agit, plus vraisemblablement, d'une première attaque de dysenterie amibienne, reliquat de séjours outre-mer, en Syrie puis en Indochine. Je dois bon gré mal gré m'arracher, temporairement, à mon milieu d'adoption et retomber — comme il arrivera souvent aux jeunes « gauchistes » de 1968 — dans l'ornière bourgeoise. Mes ressources, en effet, ne me permettent pas de faire une cure à Vichy sans l'aide de mes parents. Et j'éprouve des scrupules, malignement avivés par mon cousin Léon Halévy qui s'empresse de souligner l'évidente contradiction entre cette dépendance et mes fracassantes idées nouvelles. D'autres m'avaient tenu un langage non moins humiliant lorsque je leur avais fait part de mon adhésion au socialisme : « C'est très facile de devenir révolutionnaire, avaient prédit ces sceptiques, quand on sait qu'en cas de nécessité on aura toujours son papa derrière soi. » Ainsi donc, quelques mois à peine après l'adieu à la bourgeoisie, il me faut déjà tendre la main vers l'escarcelle familiale. J'écris à mon père, en maugréant : « C'est vraiment parce qu'il s'agit d'une question aussi grave que la santé que j'accepte d'être ainsi *entretenu.* »

Et me voici tout seul à Vichy, qui me fait l'effet d'un trou idiot. J'ai horreur de la petite bourgeoisie au teint jaune et de la cléricaille qui tournent autour des buvettes. Je souffre de me sentir aggloméré à cette humanité de gare de province et d'hôpital. J'avais cru trouver un hôtel « modeste » ; mais celui que m'ont désigné les auteurs de mes jours a pour hôte Henri de Kérillis, rédacteur en chef de *l'Écho de Paris*, la Réaction faite homme. Comme il est mon voisin de table, je change de salle à manger. Mais mon

nouveau commensal est, lui, un gros filateur d'Épinal qui hurle dans la cabine téléphonique : « Envoyez-moi d'urgence 10 000 francs sur la caisse. » Une camarilla de larbins, de chasseurs achève de donner à cet établissement comme à tout Vichy une répugnante physionomie de classe. Je me console en trouvant refuge dans ma chambre pour m'y livrer à de vastes lectures, entrecoupées par la rédaction de « papiers » pour *le Cri du peuple,* journal syndicaliste révolutionnaire. Et quand je n'y tiens plus, je pratique, au bord de l'Allier, le bain de soleil, la culture physique, en la compagnie d'un fils de curiste du genre câlin qui a rapproché sa solitude de la mienne.

Dès que je me crois rétabli, je ne songe plus qu'à voler de mes propres ailes. Je m'enfonce, en plein été, dans la nature. J'ai chargé mon rucksack de tout un barda de campeur. Et comme le wagon de 3e classe est bondé, je roupille, d'un parfait sommeil, à même le plancher du couloir, sur mon tapis de sol, enroulé dans ma couverture-duvet. Deux matelots, qui font route vers Toulon et que prend l'envie de s'allonger, me rejoignent fort heureusement dans cette literie improvisée : les « tafs » resteront mes frères pour la vie. Le contrôleur doit enjamber, en ronchonnant, des montagnes de toiles et de formes humaines.

A Marseille, j'entreprends de longer la côte en direction de l'est. A la crique de Cannelongue je dresse ma tente et je campe dans le sable, au milieu d'un cercle de gosses très bruns. En ces temps lointains et dans le Midi de cette époque, le camping fait encore sensation. J'emprunte des sentiers de chèvres pour traverser le massif de Marseilleveyre (accaparé par l'armateur Cyprien Fabre), rocailleux,

desséché, désolé, lunaire, mais haut en couleur dans son aveuglement de lumière et d'eau très bleue. Un jeune varappeur fort bien fait m'accompagne pendant quelque temps et je le quitte à regret, car il va tenter seul l'ascension d'une aiguille. Le lendemain, j'apprendrai par la presse qu'il a mortellement dévissé. A la calanque de Sormiou, je tombe, un samedi soir, sur des cabanons joyeux et bruyants de Marseillais en goguette : un monde méridional, qui m'en bouche un coin et avec lequel, ma vie durant, j'aurai quelque peine à me familiariser tout à fait.

Après avoir campé et m'être baigné dans la calanque d'En-Vaux, fjord profondément échancré aux à-pics vertigineux, j'arrive, sans pourtant m'être rompu le cou dans l'escalade, à Cassis. J'admire la baie de La Ciotat, qui me rappelle, en format plus réduit, celle de Naples, sans savoir qu'un jour j'y viendrai écrire mes livres. Et, au terme de cette course solitaire, sous une écrasante chaleur, j'échoue au « Chicago » toulonnais, le quartier des matelots, où l'un d'eux, un « dur », poilu et cuirassé de muscles sous son tricot à rayures bleues, raconte au cercle de ses collègues, de beaux mâles qui l'écoutent bouche bée, de terribles histoires de bagarres, d'évasions, de voyages, comme celui où, planqué sur le toit d'un wagon, la voûte d'un tunnel avait manqué lui briser le crâne. Les marins de ce temps ne sont pas encore les petits garçons sages que l'embourgeoisement général et aussi l'âge trop tendre de leur recrutement ont fait d'eux aujourd'hui.

Hélas ! le marcheur a négligé ses pieds. La canicule, le frottement des grosses chaussettes de laine et des lourds godillots m'ont infligé des ampoules qui s'infectent. Un abcès au talon me conduit d'abord à l'hôpital, puis à la gare. Je souffre le martyre et j'ai hâte de rentrer à Paris. L'entreprenant campeur au farouche besoin d'indépendance, aux aspirations plébéiennes, n'est plus qu'un enfant

abandonné, qui supplie qu'on le soigne, qu'on le dorlote, qu'on le guérisse, et qui n'a plus qu'une nostalgie : se blottir, rien que pour un moment, dans le giron familial.

Assez souvent, durant les années 1931-1932, je rends visite, à Sucy-en-Brie, à mon ancien professeur de l'École libre des sciences politiques, Élie Halévy, et à sa femme, Florence, née de mère italienne, un peu raide, d'allure noble et masculine, qui roule les *r,* donne du style à l'hospitalière demeure qui porte le nom immaculé de *Maison Blanche* et couve son époux, à l'exception des longs moments où ce grand intellectuel se retire dans sa bibliothèque avec le visiteur, pour parler de choses sérieuses, entre hommes.

Un jeune Italien dodu, au physique avantageux, à la gentillesse et à l'éloquence latines, me ramène de Sucy à Paris dans sa voiture : Carlo Rosselli. Il dirige à Paris un journal antifasciste : *Giustizia e libertà.* Il vient de publier *Socialisme libéral,* un livre où s'affiche un inquiétant révisionnisme qui annonce déjà le néo-socialisme français et qui, malheureusement, comble d'aise Élie Halévy, impénitent libéral bourgeois. Avec son frère Nello, qui est professeur, Rosselli sera abattu, à Bagnoles-de-l'Orne, en juin 1937, par des tueurs aux ordres de Mussolini.

Le reste du temps, je me réfugie à la Bibliothèque nationale, pour y entreprendre d'immenses lectures. J'ai trouvé, en effet, un sujet d'étude historique. Élie Halévy veut bien m'y guider, tout comme jadis, aux « Sciences

Po », il a dirigé une thèse que j'avais consacrée à Lamartine : « Un légitimiste devenu révolutionnaire. »

Comment l'idée m'est-elle venue d'entreprendre cette étude ? C'est, je crois bien, Robert Louzon, de *la Révolution prolétarienne,* qui, curieux de toutes choses, m'a lancé aux trousses du baron James de Rothschild, dont la souveraineté occulte doubla, en son temps, celle du roi Louis-Philippe. Élie Halévy s'inquiète : « Je regrette un peu, m'écrit-il, de voir votre travail tourner en pamphlet dirigé contre un individu. J'aurais mieux aimé une étude générale — sur les débuts des chemins de fer, par exemple. »

De fait, mes recherches vont me révéler tout un enchevêtrement de corrélatifs : la révolution industrielle en France a commencé par la construction des chemins de fer, et dans les concessions de voies ferrées, Rothschild, prince des corrupteurs, appuyé par Louis-Philippe, roi des corrompus, s'est adjugé la part du lion ; mais le banquier a trouvé, pour ses combinaisons sordides, des collaborateurs inattendus : les saint-simoniens. Ou, plus exactement, ceux des saint-simoniens qui, restés fidèles à la prédication industrialiste d'Henri de Saint-Simon, ont bouché leurs oreilles au socialisme naissant : ceux que je baptise les « saint-simoniens d'affaires ».

Je vois le Père Enfantin, chef de la secte, mystique doublé d'un *businessman,* se pendre aux basques du baron James de Rothschild. Il le baptise « maître de la grandissime route royale de France » (c'est ainsi qu'il désigne les chemins de fer, pour nous devenus si prosaïques). Il l'appelle « le bon roi de France Rothschild ». Il invite tous ses disciples à se rallier au panache blanc du loup-cervier : « Aujourd'hui, c'est très près de Rothschild qu'il faut voler, et sur les rails qu'il faut marcher, si l'on veut se mêler vraiment aux grandes affaires de ce monde. »

Cette conjonction des chemins de fer, de Rothschild et des saint-simoniens d'affaires me fournit un thème historique excitant. Et qui me passionne parce qu'il me concerne, ma foi, directement. En racontant, sous le titre : *l'Éveil du Monstre,* les débuts du capitalisme en France au XIX^e^ siècle, je me propose de régler mes comptes avec mes ancêtres. Dans le saint-simonisme, en particulier, ce que je m'apprête à mordre à pleines dents, c'est moins l'idéologie, l'utopie, la divagation, — que d'autres, à commencer par Élie Halévy, ont explorées — que l'application, la pratique, l'étonnant passage de la rêverie mystique aux « affaires ».

Je me lance dans ce travail avec une passion où se glisse une part de sadisme. Doublé de piété filiale. Pour la génération de mon aïeul, je serai, en même temps, tendre et cruel. Mon arrière-grand-père, Gustave d'Eichthal, n'est-il pas, dans une certaine mesure, l'un de ces saint-simoniens d'affaires, lui qui, aux côtés des frères Pereire, a souscrit des actions de la première voie ferrée : celle de Paris à Saint-Germain ? J'admire et je me bouche le nez. Je cherche des circonstances atténuantes et j'accable. Parfois même, je serai injuste ; car, par-delà la cible du lointain arrière-grand-père, que je n'ai jamais connu, c'est bien plutôt sur son fils, mon grand-père Eugène d'Eichthal, alors magnat du Rail, encore en vie, que j'ajuste mon tir. Ce qui risque, d'ailleurs, de fausser quelque peu le réquisitoire : car la distance est grande entre les premiers balbutiements d'un jeune capitalisme encore romantique, poussant virginalement la romance industrielle, et celui de notre temps, monstre qui, dans les années 1930, donne des signes d'agonie. Mais ce livre ne sera jamais écrit [1].

Son abandon a cependant une autre raison, plus pres-

1. On en trouvera l'esquisse dans l'annexe n° 1

sante : la montée en Allemagne du fascisme hitlérien. Elle ne tarde pas à accaparer mon attention et toute ma vie. Je noue un premier contact avec la jeunesse antifasciste allemande, à Draveil, au début d'août 1932. Les Faucons rouges socialistes y ont organisé un camp international de garçons. J'y rencontre Andrée Pierre-Viénot, plus tard veuve d'un ministre de Léon Blum et, l'accompagnant, l'animateur des *Rote Falken* d'Autriche, Kurt Löwenstein. Sous chaque tente, petits Français et petits Allemands, répartis en quantités égales, fraternisent. Je fais la connaissance d'un jeune moniteur, originaire de Mecklembourg, dont le charme et la gentillesse décupleront, plus tard, mon envie de franchir le Rhin.

Pour le grand voyage à pied que j'entreprends, sac au dos, selon les rites germaniques, j'ai trouvé un compagnon. Depuis le printemps de 1932, j'ai déserté le romantique petit hôtel du 20e arrondissement, rue Lesage, pour une demeure un peu moins primitive. Dans une maison neuve des Lilas, sur une colline dominant la plaine qui s'étend jusqu'aux pentes de Montmartre, j'ai déniché un logement non meublé, fait d'une chambre et d'une cuisine. Tout proche est le fort de Romainville, au vaste panorama industriel, au tapis vert qui, sans doute, a donné son nom à ma rue. Je travaille la nuit comme correcteur au *Journal officiel,* dans une pestilence de tabagie et de pets, et le jour, quand je renonce à m'enfermer à la Bibliothèque nationale, je reçois mes anciens petits potes de Ménilmontant, qui m'entraînent dans de vastes échappées cyclistes, entrecoupées de courtes incartades sexuelles (braguettes s'ouvrant sur des vits haut pointés) ; ou bien je me rôtis au soleil sur les herbages du fort. C'est là qu'un jour, je rencontre,

étendu sur une serviette de bain, vêtu d'un slip bleu minuscule, bien découplé, blond, sportif, l'épiderme d'un rose en rapport avec ses origines alsaciennes, mon futur compagnon des routes allemandes. Marcel vit à Romainville, au fond d'un étroit jardinet, entre une mère bien en chair (qui a dû être belle) et un père paralytique, mais qui a conservé des traits réguliers. Lui et sa splendide sœur ont de qui tenir. Nous devenons vite une paire d'inséparables. Et nous nous préparons avec ardeur au premier périple d'Allemagne, que j'ai raconté dans *la Peste brune*[1]. Nous nous entraînons à la marche le long du canal de l'Ourcq, quinze kilomètres aller, demi-tour droite, quinze kilomètres en sens inverse, bâtés de trente kilos, avec une application quelque peu masochiste.

A l'automne de 1932, je viens de vivre avec le prolétariat allemand les derniers mois de sa liberté. Bien que le tragique dénouement ne soit pas tout à fait inattendu pour qui a déambulé sur les routes d'outre-Rhin et s'est mêlé aux foules, écoutant leurs violentes pulsations, la défaite subie — qui est aussi la nôtre — m'inspire un désespoir, fait non de découragement ou de passivité, mais de rage.

Pour échapper à ces noires pensées, pour tenter de retrouver le goût de la vie, je me lance à corps perdu dans une activité nouvelle. A mon retour en France, je publie dans l'illustré *Vu,* dont le rédacteur en chef, Carlo Rim, m'a fourni les moyens de subsister en Allemagne et muni d'un Leica de reporter, un long papier : « Sur les routes avec la jeunesse allemande. » Cet article, paru le 7 décembre 1932, est bientôt suivi d'un second, dans l'hebdoma-

1. *La Peste brune,* rééd. 1969, Petite Collection Maspero.

daire *Monde* d'Henri Barbusse, le 7 janvier 1933, qui a pour titre : « Pour s'évader de l'usine, donnons aux travailleurs des auberges de jeunesse. »

Il s'agit, dans mon esprit, d'une entreprise dans laquelle la tâche éducative ou, si l'on veut, « réformiste », est indissolublement liée au propos révolutionnaire : d'une part, opposer aux garçons en uniforme du scoutisme bourgeois des gars libres, sains, sachant vivre ensemble, s'organiser et s'entraider ; d'autre part, grâce aux auberges de jeunesse, créer les bases matérielles d'un authentique mouvement de jeunes, prolétarien et militant. Il se trouve que la femme d'un conseiller d'État, haut dignitaire maçonnique et ami de Léon Blum, Paul Grunebaum-Ballin, vient de prendre l'initiative d'ouvrir une auberge de jeunesse à Hossegor, dans les Landes, où le couple possède une résidence d'été. La dame a lu mes articles et nous allons faire un bout de chemin ensemble pour promouvoir en France un mouvement et un réseau d'auberges de jeunesse.

Or il existe déjà, depuis 1929, une Ligue française pour les auberges de jeunesse qui est censée poursuivre le même objectif. Mais elle n'a réussi à ouvrir qu'une quinzaine de gîtes et, sous l'impulsion de son animateur, Marc Sangnier, le pionnier en France de la démocratie chrétienne, elle trahit une orientation confessionnelle à peine voilée. Je le constate, en fréquentant, à mon retour d'Allemagne, non seulement le siège de la Ligue, 38 boulevard Raspail, mais, plus encore, l'auberge que le pieux bienfaiteur a installée dans les dépendances de son château de Bierville. Un chemin de croix y sanctifie le parc. D'une chapelle un peu trop voyante, où l'on dit de fréquentes messes, s'échappent, par bouffées, des cantiques.

M^me^ Grunebaum-Ballin et moi, nous voulons, nous, fonder un mouvement d'auberges de jeunesse sur une base

strictement laïque. Nous obtenons, à cet effet, sans peine, le soutien de la C.G.T., du Syndicat national des instituteurs, de la Ligue de l'enseignement, de l'Union des villes et communes de France, entre autres. Avec le concours actif, notamment, de l'instituteur Georges Lapierre et du maire S.F.I.O. Poggioli, nous fondons le Centre laïque des auberges de jeunesse.

Pour démarrer, remuer les esprits, je crois utile de donner une sorte de coup de gong. En plein hiver, j'organise une rencontre, un dimanche, à l'auberge de Saint-Prix, près de Saint-Leu-la-Forêt, qu'a fondée M^me^ Charles Guiyesse, une zélatrice de Gandhi. Les Jeunesses socialistes, les jeunes guides des Faucons rouges socialistes, les clubs sportifs travaillistes, les Amis de la nature, les campeurs et les Compagnons voyageurs ont accouru nombreux à notre appel. Nous sommes plus de deux cents rassemblés à l'auberge. Parmi eux, deux futurs écrivains sociaux, l'un réformiste, l'autre stalinien : Georges Lefranc, Georges Mounin. Avec enthousiasme nous nous promettons de faire triompher l' « ajisme » en France ; et, au terme de cette journée de prise de conscience collective, nous regagnons la gare en cortège.

Naguère, Mauriac a portraituré Marc Sangnier au temps du *Sillon* dans un médiocre roman [1]. Aujourd'hui, l'apôtre (bedaine, grosse tête à crinière blanche enfoncée dans les épaules, visage bonasse) a derrière lui, et non plus contre lui, la hiérarchie catholique, et il voit d'un fort mauvais œil notre laïque concurrence. Nous avons à mener avec lui, les Grunebaum-Ballin et moi, de pénibles et tortueuses négociations qui, après un déjeuner qui nous reste sur l'estomac, se soldent finalement par un échec : l'ancien contestataire du *Sillon* se refuse obstinément à unifier, sous le signe

1. *L'Enfant chargé de chaînes*, 1913.

de la neutralité confessionnelle, son mouvement avec le nôtre. Il tient à sauvegarder ses bondieuseries.

Le piquant de l'histoire, c'est que tous deux, le vieux fondateur et le jeune prosélyte des auberges de jeunesse, nous avons en commun notre penchant pour les garçons que, sans nous être, bien entendu, donné le mot, nous « sublimons » l'un et l'autre à qui mieux mieux.

Une fois consommée la rupture avec l'apôtre, le C.L.A.J. démarre en flèche et, dès juillet 1933, il se trouve en mesure de publier une première liste des auberges qu'il a réussi à fonder. Dès la rentrée, nous inaugurons celle du Plessis-Robinson en présence de jeunes socialistes en liesse. Le Front populaire de 1936 et son ministre des Sports et Loisirs, Léo Lagrange, récolteront ce que nous avons semé.

Peu après ce démarrage se tient à Paris, au palais de la Mutualité, un congrès mondial de la jeunesse, organisé par le mouvement dit « Amsterdam-Pleyel », sous la houlette d'Henri Barbusse et de Willi Münzenberg, avec les subsides de Moscou. C'est le prolongement d'une mascarade qui a commencé à Amsterdam en août 1932, qui s'est poursuivie à la salle Pleyel à Paris, et qui vise à substituer à un authentique front unique prolétarien une foire aux vanités d'intellectuels grandiloquents. Mais comme il s'agit de jeunes, en l'occurrence, travailleurs pour la plupart, qui viennent des quatre coins du monde, je crois devoir prendre sur moi d'en héberger un certain nombre dans l'auberge, alors vacante, du Plessis-Robinson. Mais cette initiative n'a pas l'heur de plaire aux Grunebaum-Ballin et, après une assez vive algarade, j'abandonne le secrétariat du C.L.A.J.

Et puis mon départ est une aubaine pour le laïcisme des loges maçonniques, fort méfiant tout à la fois envers les révolutionnaires et les présumés dissidents érotiques, (même s'ils subliment leur désir). Alzir Hella, l'avorton bossu, mauvaise langue du Syndicat des correcteurs, n'a-t-il pas murmuré à mon propos ce sous-entendu :

— Il n'y a qu'à voir comment il vit !

Je suis — pour l'instant — un célibataire suspect.

Pas pour longtemps, il est vrai. A mon retour d'Allemagne, à la fin de septembre 1932, j'ai été chargé d'une mission par Christine Olden, ma future belle-mère. C'est une journaliste berlinoise, encore jeune et séduisante malgré ses cheveux blanchis avant l'âge et ses grosses lunettes d'écaille. Elle collabore à l'*A.I.Z.*, l'hebdomadaire stalinien publié par le vaste trust de presse et d'édition que brasse Münzenberg. Psychanalyste, elle s'intéresse notamment aux problèmes de la jeunesse dévoyée. Elle vient de publier dans la revue *Die neue Weltbühne,* sous la signature de Christine Fournier, une audacieuse étude sur les « cliques sauvages » d'adolescents en chômage. J'ai raconté, dans *la Peste brune,* comment, tandis qu'elle s'éloigne pour répondre à un appel téléphonique, je commets l'indiscrétion d'ouvrir une enveloppe laissée sur la table. Quelles images ! Des garçons nus, ficelés les mains derrière le dos, à des branches d'arbres, soumis à des épreuves d'endurance, à de terribles rites d'initiation sado-masochistes, avant d'être admis dans la « clique ». Les photos, au demeurant fort curieuses, que veut bien me confier Christine Olden pour illustrer l'article que je vais donner au magazine *Vu* ne sont pas celles-là, bien entendu. Je fais comme si je n'avais pas vu les autres.